

## « Un voyage fluide dans le temps et l'espace »

Ariel Esteban Cayer

Numéro 335, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Esteban Cayer, A. (2022). Compte rendu de [« Un voyage fluide dans le temps et l'espace »]. *Liberté*, (335), 77–77.

# « Un voyage fluide dans le temps et l'espace »

Ariel Esteban Cayer

**M**iryam Charles travaille la pellicule parce qu'elle s'intéresse au temps. À la fois pérenne et incandescente, la matérialité propre à ce médium semble parfaitement adaptée à un projet qui cherche à capturer l'ineffable de la mémoire et ainsi, peut-être, à transcender les traumatismes. Les images qu'elle nous propose dans le court-métrage *Vole, vole tristesse* (2015) ont cette qualité propre aux songes, mais pas n'importe lesquels. Elles évoquent en effet ces rêves qui génèrent des histoires et des souvenirs là où il n'y en avait précédemment aucun; elles excavent des vérités enfouies et cherchent à capturer dans leur filet la silhouette des démons du passé. Une image en 16 mm, feutrée, souvent léchée par le soleil et travaillée par les égratignures, revient de court-métrage en court-métrage. De même, une voix hors champ nous transmet – en français, en anglais ou en créole haïtien – des bribes de conversations, des berceuses et des aperçus de catastrophes, des extinctions de voix, des naufrages et des résurrections inespérées, nimbées de surnaturel.

La pratique de Miryam Charles évoque ainsi un ailleurs matériel et métaphysique que le cinéma québécois, dans sa conception la plus monolithique, peine souvent à imaginer car trop ancré dans un territoire unique. Chez Charles, le territoire est multiple : c'est une croisée des chemins. Qu'il s'agisse des rives d'Haïti (*Chanson pour le nouveau monde, Seconde génération*), des rues de Berlin (*Drei Atlas*), ou encore des banlieues américaines qui figurent dans son premier long-métrage (*Cette maison*), la caméra de la cinéaste arpente la multiplicité d'espaces et de sons qui composent l'imaginaire d'un lieu donné. Puis elle agence cette matière d'une façon nouvelle qui relève en quelque sorte de l'invocation.

Dans *Cette maison*, cette invocation constitue un exorcisme. Comme plusieurs des courts-métrages qui le précèdent, ce premier long-métrage trouve son point de départ dans une anecdote sordide, mais inscrite explicitement dans l'histoire familiale de la réalisatrice. Le 17 janvier 2008, à Bridgeport au Connecticut, Terra Alexis Wallace – la cousine de Charles – est retrouvée sans vie dans sa chambre d'enfant. Une mise en scène morbide pointe vers le suicide, mais l'autopsie de la jeune fille révèle autre chose : le corps présente des « signes indéniables de violence sexuelle ». Devant une telle horreur, une telle douleur, un gouffre s'ouvre dans l'univers familial : une brèche triangulée entre le Canada, les États-Unis et Haïti dont la force gravitationnelle s'avère implacable. Mais *Cette maison* n'est pas un polar.

Face à cette énigme restée sans réponses, Charles propose plutôt « un voyage fluide dans le temps et l'espace », une résurrection imaginée qui partirait du principe que « l'espoir fait vivre ». Que la reconstitution

des faits, en autant de scènes et d'images interstitielles « imaginées, mais pas si loin du réel », puisse le temps d'un film rendre vie à cette jeune fille partie trop tôt. Terra (incarnée par Schelby Jean-Baptiste, star montante et émouvante) nous dira elle-même, à propos de l'espace filmique qu'elle habite : « tout est possible ici ». C'est précisément cet espace de possibilité(s) que Charles cultive dans ses nombreux courts-métrages : un espace feutré, enveloppant (Isabelle Stachtchenko assure ici la direction photo en tandem avec Charles), qui peut redonner corps à un proche décédé, l'imprimer sur nos rétines, et même le faire converser avec sa mère endeuillée (Florence Blain Mbaye). Un espace qui peut conduire le spectateur du théâtral au documentaire avec aise; de l'antichambre d'un médecin légiste (Matthew Rankin) aux jardins intérieurs de la maison Wallace et à ses cabinets pleins de précieux bibelots. De détour en détour, *Cette maison* confronte ainsi la souffrance familiale à la beauté de paysages extérieurs et intérieurs – entre Haïti et les États-Unis – reconstruits en hommage filmique aux morts.

De même, une balade en voiture au Connecticut peut aboutir à Laval, le soir du référendum de 1995 (soulignons ici l'excellent montage de Xi Feng), dans la perspective d'une fille encore *ti-mounn*, qui ne comprend pas tout des enjeux qui se décident ce soir-là. Mais Charles nous communique à merveille l'ambiance tendue, le sentiment d'être en terre soudainement hostile, de ne pas être la bienvenue... chez soi. Entre le Oui et le Non se joue beaucoup de ce « chez soi » : la décision de partir, de rejoindre la famille aux États-Unis, vers la tragédie que l'on connaît.

C'est peut-être lors de cette scène que *Cette maison* s'avère le plus touchant, tant Charles y explicite toutes les lignes de fuite qui jaillissent de l'espace résurrectionnel que construit son film. Au-delà de la tragédie de la mort de Terra, *Cette maison* relate l'histoire des membres d'une famille. Le film évoque leur exil, leur mouvement dans l'espace et, de ce fait même, leur résilience, qui est aussi celle des familles issues de l'immigration. Mais Charles met en parallèle ces acquis avec une tragédie qui, grâce à un tour de passe-passe cinématographique, se profile maintenant à l'horizon. Lorsque sa narration demande, à propos de ceux restés à Montréal à l'issue du Non, « et si on était partis ? », c'est un monde de possibilités – tragiques ou révisionnistes, c'est selon – qui s'ouvre devant nous. Charles évoque une prise de risque que reconnaîtront tous les enfants d'immigrants, tantôt hantés par les possibles, ici bouleversés par les connexions que la cinéaste évoque à merveille entre passé, présent et futur. Une prise de risque que reconnaîtront tous ceux pour qui la notion de maison n'est jamais simple... toujours multiple. L

Miryam Charles  
*Cette maison*  
Québec, 2022, 75 min.